

- E - Morale, religion, politique

- 1) Morale :

S'agissant de la morale, Spinoza se propose d'« apporter dans cette étude la même liberté d'esprit qu'on a coutume d'apporter dans les recherches mathématiques ».

Et il précise :

- « J'ai mis tous mes soins à ne pas tourner en dérision les actions des hommes, à ne pas pleurer sur elles, à ne pas les détester, mais à en acquérir une connaissance vraie: j'ai aussi considéré les affections humaines telles que l'amour, la haine, la colère, l'envie, la superbe, la pitié et les autres mouvements de l'âme, non comme des vices mais comme des propriétés de la nature humaine : des manières d'être qui lui appartiennent comme le chaud et le froid, la tempête, le tonnerre et tous les météores appartiennent à la nature de l'air. Quel que soit le désagrément que puissent avoir pour nous ces intempéries, elles sont nécessaires, ayant des causes déterminées par lesquelles nous nous appliquons à en connaître la nature, et quand l'âme a la connaissance vraie de ces choses, elle en jouit tout de même que de la connaissance des choses qui donnent à nos sens de l'agrément »

Il faut partir de la proposition suivante :

- Là encore il faut distinguer les deux manières de penser :

-a) Selon les « recherches mathématiques », ou encore « more geometrico » :

- « Par réalité et par perfection j'entends la même chose » (*Ethique*, II, Expl. 6).

Ce qu'on peut comprendre ainsi :

Tout ce qui est réel est parfait, en tant que la réalité se confond avec la nature divine. D'où il découle que le mal n'est rien par rapport à Dieu. Image : le diable, par définition, n'existe pas, ni sous son expression personnifiée, ni comme principe du mal. Plus généralement, si « tout est en Dieu », tout ce qui serait hors de Dieu, ne peut avoir d'existence. Il n'y a pas de « **négativité** ».

- « Un homme sage ne pense à aucune chose moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie » LVII, IV).

Ou encore :

- « Quant à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a pas créé tous les hommes de façon que la seule raison les conduisît et les gouvernât, je ne réponds rien, sinon que cela vient de ce que la matière ne lui a pas fait défaut pour créer toutes choses : depuis le plus haut degré jusqu'au plus bas degré de perfection » (*Ethique*, App. I).

- Avant toute autre considération, il faut être attentif à l'expression de cette proposition : Spinoza parle comme si Dieu avait créé toutes choses, alors qu'on a vu que « Tout ce qui est, est en Dieu, et rien en dehors de Dieu ne peut être ni être conçu ». Cette proposition est dans l'Appendice, où il ne s'exprime pas « more geometrico ».

Le réel est pure positivité, du point de vue de Dieu, comme du point de vue des mathématiques. Les affections humaines découlent de la nature de ce mode qu'est l'homme comme les propriétés du triangle découlent de la définition du triangle.

- « Il n'y a pas de bien et de mal, la Nature ne contient pas de défauts... ce qui est est le bien absolu, et, en dehors de cela, il n'y a rien ». (F. Alquié).

Il faut préciser cependant que, si « par réalité et perfection j'entends la même chose », il y a néanmoins des degrés de perfection.... De même que, s'agissant de l'homme, il y a des degrés de perfection qui distinguent le **sage** et le **vulgaire**.

- b) Selon l'ordre de l'imagination :

Selon cet ordre, l'homme s'imagine être « un empire dans un empire », de sorte qu'il pense que tout ce qui lui cause du désagrément est un mal, et plus précisément le résultat d'un **vice**, s'il est causé par un homme.

Mais les notions de vice, de défaut, de péché, de culpabilité, tout ce qui exprime une négation, tout cela n'a aucune réalité.

Mais si Bien et Mal sont des fictions, cela signifie-t-il qu'il n'y a pas de morale... et, accessoirement, que Spinoza encourt le reproche d'immoralisme ?

Pour répondre, il faut distinguer **morale** et **éthique**. Comme le dirait Nietzsche, « Par delà le Bien et le Mal » ne signifie pas « par delà le Bon et le Mauvais ».

- « Pour moi, je ne puis accorder que le mal et le péché soient rien de positif, et encore moins que quoi que ce soit puisse être ou arriver contre la volonté de Dieu. Je ne dis pas seulement que le péché n'est rien de positif,

j'affirme qu'on parle improprement et d'une façon tout humaine quand on dit que nous péchons envers Dieu ou que les hommes peuvent offenser Dieu » (Lettre...).

Retenons encore le « on parle improprement ».

Mais par ailleurs il écrit, ce qui corrige le « on parle improprement » :

- « ... le bon et le mauvais n'indiquent rien de positif dans les choses... Bien qu'il en soit ainsi, il nous faut conserver ces vocables » (*Ethique*, Préface 5, IV) .

Le langage de la faute, du péché, est le langage de la religion. En toute rigueur, à penser comme les religions, « on parle improprement ». Mais ce type de formulation n'est pas « illégitime » pour autant dans la mesure où :

- « L'Écriture use constamment d'un langage tout anthropomorphique, convenant au vulgaire auquel elle est destinée » (Lettre ).

→ Question : que veut dire « convenant au vulgaire » ?

- Soit que l'Écriture entretient le préjugé anthropomorphique du vulgaire.

- Soit l'Écriture enseigne la justice et la charité, l'obéissance nécessaire à la vie sociale, et use pour cela d'un langage compréhensible par le vulgaire.

Sur ce point, on peut retenir ce qu'écrit Jean Colerus, pasteur de l'Église luthérienne, auteur d'une *Vie de Spinoza* (1706) :

- « ... il avertissait les enfants d'assister souvent à l'église au service divin, et leur enseignait combien ils devaient être obéissants et soumis à leurs parents... Il arriva que son hôtesse lui demanda un jour si c'était son sentiment qu'elle pût être sauvée dans la religion dont elle faisait profession ; à quoi il répondit : « Votre religion est bonne, vous n'en devez pas chercher d'autre, ni douter que vous n'y fassiez votre salut, pourvu qu'en vous attachant à la piété, vous meniez en même temps une vie paisible et tranquille ».

Le « salut » dont il parle ici ne semble pas le même que celui dont il est question à la fin de *Ethique*, où il écrit :

- « Comment serait-il possible, si le salut était sous la main et si l'on y pouvait parvenir sans grand-peine, qu'il fût négligé par presque tous ? Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare » (*Ethique*, XLII, scolie).

Si l'on accorde quelque crédit à l'anecdote rapportée par Colerus, le « salut » ne semble pas si « rare » ni si « difficile » qu'il le déclare dans l'*Ethique*.

Tout se passe comme si l'on pouvait dire :

**Ethique pour le « sage », morale (et religion) pour l'« ignorant », le « vulgaire » !**

Question : s'il n'y a pas de péché, de « faute », cela signifie-t-il que tout serait sinon permis, du moins excusable ?

C'est une question que lui pose Oldenburg :

- « Mais, insistez-vous, si les hommes pèchent par une nécessité de nature, ils sont donc excusables » .

Réponse de Spinoza :

- « Voulez-vous dire que Dieu ne peut s'irriter contre eux ou qu'ils sont dignes d'avoir la connaissance et l'amour de Dieu ? Si c'est dans le premier sens je l'accorde entièrement : Dieu ne s'irrite pas, tout arrive selon son décret. Mais je ne vois pas que ce soit là une raison pour que tous parviennent à la béatitude : les hommes, en effet, peuvent être excusables et néanmoins privés de la béatitude et souffrir des tourments de bien des sortes. Un cheval est excusable d'être un cheval et non homme. Qui devient enragé par la morsure d'un chien, doit être excusé à la vérité et cependant on a le droit de l'étrangler ». (Lettre à Oldenburg, LXXVIII).

Questions :

- Qui , du chien ou de l'homme, a-t-on le droit d'étrangler ?

- Que faudrait-il conclure si la morsure était celle d'un homme ?

Les réponses peuvent se trouver dans sa correspondance :

- « Les hommes méchants ne sont pas moins à craindre ni moins pernicieux quand ils sont méchants nécessairement » ( *Lettre XVIII*).

- Que serait alors l'« éthique » ?

- « J'entendrai par bon ce que nous savons avec certitude nous être utile ». (IV, déf.I)

- « J'entendrai par mauvais, au contraire, ce que nous savons avec certitude empêcher que nous possédions un bien ».

Est utile ce qui augmente notre puissance d'agir, ce qui produit de la joie. La joie étant le passage d'une moindre à une plus grande perfection (Définitions II, III).

Ainsi « nous ne désirons aucune chose parce que nous la jugeons bonne; mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous nous efforçons vers elle, la voulons et désirons » (III, IX, scol.) ;

Problème : le désir, ne serait-ce que parce que « nous sommes enfants avant que d'être homme », recherche ce qu'il s'**imagine** lui être utile. D'où il résulte que le sage comme le vulgaire agissent selon les mêmes principes, et qu'on ne peut dire que l'un agit bien lorsque l'autre agit mal. Ce qui fait dire à Spinoza :

- « Si quelque homme voit qu'il peut vivre plus commodément suspendu au gibet qu'assis à sa table, il agirait en insensé en ne se pendant pas ; de même qui verrait clairement qu'il peut jouir d'une vie ou d'une essence meilleure en commettant des crimes qu'en s'arrachant à la vertu, il serait insensé, lui aussi, s'il s'abstenait de commettre des crimes. Car, au regard d'une nature humaine aussi pervertie, les crimes seraient vertus ». (*Lettre à Blyenbergh*, XXIII).

Explication :

- Mal et Bien ne sont pas des valeurs transcendantes, qui donnent lieu à ce que Kant appellerait un **impératif catégorique**. Pourquoi alors vaut-il mieux pratiquer la vertu que commettre des crimes ?

Pour répondre, on peut réfléchir à partir de ce que rapporte Jean Colerus dans sa *Vie de Spinoza* :

- « Lorsqu'il lui arrivait de se trouver fatigué pour s'être trop attaché à ses méditations philosophiques, il descendait pour se délasser, et parlait à ceux du logis de tout ce qui pouvait servir de matière à un entretien ordinaire, même de bagatelles. Il se divertissait aussi quelquefois à fumer une pipe de tabac ; ou bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit un peu plus longtemps, il cherchait des araignées qu'il faisait battre ensemble, ou des mouches qu'il jetait dans la toile d'araignée, et regardait cette bataille avec tant de plaisir, qu'il en éclatait quelquefois de rire ».

On peut se poser la question suivante :

Pourquoi Spinoza pouvait se réjouir du combat entre araignées, alors qu'on peut supposer qu'il ne se réjouirait pas d'un combat entre gladiateurs, par exemple ( remarque : en est- on si sûr?)?

Réponse :

- « ... est bon ce que nous savons avec certitude nous être utile ».

Qu'est-ce qui nous est utile ?

Ce qui augmente notre puissance d'agir.

Or l'essence de l'homme est telle que :

- « Rien n'est plus utile à l'homme que l'homme... Les hommes qui sont gouvernés par la raison ne désirent rien pour eux-mêmes qu'ils ne désirent aussi pour les autres hommes, et sont ainsi justes, de bonne foi et honnêtes... car si... deux individus entièrement de même nature se joignent l'un à l'autre, ils composent un individu deux fois plus puissant que chacun séparément » (IV, XVIII, scol.).

→ Ce qui est utile à l'araignée n'est pas la même chose que ce qui est utile à l'homme, mais tous les deux recherchent ce qui leur est utile. La différence tiendrait au fait que l'araignée « sait » ce qui lui est utile, alors que l'homme ne sait pas toujours « avec certitude » ce qui lui est utile. « Rien n'est plus utile à l'homme que l'homme », mais l'homme, lorsqu'il **imagine**, se prend pour une araignée... ou un « loup ».

Alors que :

- « L'homme est un Dieu pour l'homme » (IV, XXXV, scol.).

N.B. : comparer avec Hobbes, pour qui « ...si deux hommes désirent la même chose alors qu'il n'est pas possible qu'ils en jouissent tous les deux, ils deviennent ennemis ».

→ D'où le « l'homme est un loup pour l'homme »

... et que la pratique de la vertu s'accompagne de la joie par laquelle on passe d'une perfection, ou puissance, à une perfection plus grande, et se démarque absolument de l'ascétisme :

- « Il est donc d'un homme sage d'user des choses et d'y prendre plaisir autant qu'on le peut (sans aller jusqu'au dégoût, ce qui n'est plus prendre plaisir). Il est d'un homme sage, dis-je, de faire servir à sa réfection et à la réparation de ses forces des aliments et des boissons agréables pris en quantité modérée, comme aussi les

parfums, l'agrément des plantes verdoyantes, la parure, la musique les jeux exerçant le Corps, les spectacles et d'autres choses de même sorte dont chacun peut user sans aucun dommage pour autrui » (IV, XLV, scol.).

- « Seule une farouche et triste superstition interdit de prendre du plaisir » (XXXV, III, scol.).

Une question :

Pourquoi, si la pratique de la vertu s'accompagne de joie, les hommes se présentent habituellement la vertu comme un ensemble de pratiques austères ?

Pour répondre, il faut revenir à la définition I :

- « J'entends par bon ce que nous savons avec certitude nous être utile ».

S'agissant de l'ivrogne, de la bavarde, de l'enfant... ils se trompent dans ce qu'ils **s'imaginent** leur être utile.

De sorte que, du fait que « nous avons tous été enfant avant que d'être homme » (Descartes), la connaissance de l'utile n'est pas donnée d'emblée.

C'est ce qui explique que :

- « ...certains combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ».

Spinoza donne un exemple plaisant pour illustrer cette assertion :

- « ... beaucoup ... trop peu capables de patience et égarés par un zèle prétendu religieux, ont mieux aimé vivre parmi les bêtes que parmi les hommes ; ainsi des enfants et des adolescents, ne pouvant supporter d'une âme égale les reproches de leurs parents, se réfugient dans le service militaire; ils préfèrent les peines de la guerre et le pouvoir sans contrôle d'un chef aux douceurs de la vie de famille avec les remontrances paternelles, et acceptent docilement quelque fardeau que ce soit, pourvu qu'ils se vengent de leurs parents » (IV, ch. XIII).

Cela est proche de la proposition de Cioran :

- « Chacun s'accroche désespérément à sa mauvaise étoile » (*Syllogismes de l'amertume*).

→ Tout le monde cherche ce qu'il croit, **ce qu'il s' imagine**, lui être utile, mais seul atteint le contentement, celui dont le désir s'accompagne de la connaissance.

- « ... l'entendement étant la meilleure partie de notre être, il est certain que si nous voulons chercher l'utile, nous devons par-dessus tout nous efforcer de parfaire notre entendement autant qu'il est possible, car dans sa perfection doit coexister notre souverain bien » (*T. T. P.*, V, VI).

Et c'est pourquoi « tout ce qui est beau est difficile autant que rare » (dernière phrase de l'*Ethique*).

Comme on l'a vu, s'agissant des hommes, il y a des « degrés de perfection ».

Questions :

- D'après ce qui précède, on comprend pourquoi la « voie de la sagesse » est difficile et rare, mais on ne voit pas clairement **en quoi elle est possible**.

- Autre question : si le salut eut être atteint par l'« ignorant », par le « vulgaire », à quoi bon emprunter cette voie « rare » et « difficile » exposée dans l'*Ethique* ?

Ce qui n'est pas sans soulever une question concernant la cohérence même de la pensée de Spinoza, ce que souligne un commentateur de Spinoza :

- « Comment Spinoza peut-il parler sans se contredire d'un salut possible par la simple obéissance, alors qu'il affirme par ailleurs que le salut se confond avec la liberté et la connaissance ? (Angel Encisio, *Revue théologique de Louvain*, 1974).

Question traitée par Alexandre Matheron dans *Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza*.

## - 2) Religion.

Si, du point de vue de la connaissance, la manière « anthropomorphique » de s'exprimer, est illégitime, si ses affirmations relèvent de la superstition, du préjugé, néanmoins, du point de vue pratique, en tant que cette expression s'adresse au « vulgaire » qui ne comprend que ce langage, cet anthropomorphisme donc, a une légitimité en tant qu'elle peut faciliter **l'obéissance**. Et cet « échafaudage » à **renverser** du point de vue de la connaissance est aussi à **conserver** du point de vue pratique, dans la mesure où la société est composée d'hommes qui vivent selon l'imagination.

C'est ainsi que Spinoza dira que les paroles des prophètes sont nulles d'un point de vue spéculatif, mais utiles d'un point de vue pratique.

- « L'écriture use constamment d'un langage tout anthropomorphique, convenant au vulgaire auquel elle est destinée » (Lettre ).

Ce langage, celui de la religion, et de la morale, est philosophiquement erroné, mais politiquement justifié.

- « Selon Spinoza... philosophie et religion s'opposent sur le plan théorique, mais elles concordent sur le plan pratique. L'Écriture n'est pas l'œuvre de savants occupés de vérités théoriques... mais de prophètes soucieux de conformer leur langage au but qu'ils poursuivent, et qui est un but moral » (Leçons...).

- « Pour ce qui me concerne, je n'ai appris et n'ai pu apprendre de l'Écriture sainte aucun des attributs de Dieu » (Lettre XXI à Blyenbergh ).

- « La raison est le règne de la vérité et de la sagesse ; la théologie, le règne de la piété et de l'obéissance » (*Traité politique*, XV).

Là encore, il faut distinguer **deux manières de dire** :

- Dans les propositions Spinoza écrit que « l'Humilité », - « L'humilité est une tristesse née de ce que l'homme considère sa propre impuissance » (LIII) -, pas plus que le Repentir, - « celui qui se repent de ce qu'il a fait est deux fois misérable et impuissant » (LIV) -, n'est pas une vertu. Mais il parle alors **en philosophe**.

Dans le scolie au contraire, il précise que les prophètes qui s'adressent aux hommes qui « ne vivent guère sous le commandement de la raison, ces deux affections... et en outre l'Espoir et la Crainte, sont plus utiles que dommageables... que si donc il faut pécher, que ce soit plutôt en ce sens... La foule est terrible quand elle est sans crainte ; il n'y a donc pas à s'étonner que les Prophètes, pourvoyant à l'utilité commune, non à celle de quelques-uns, aient tant recommandé l'Humilité, le Repentir, le respect ». Scol. LIV).

A propos de la cité terrestre, Ferdinand Alquié dira :

- « ... la cité terrestre est la cité des esclaves... la cité est le propre des hommes de passion » (*Leçons sur Spinoza*).

- « ... la foule est terrible quand elle est sans crainte » ( *Ethique*, IV, LIV, scol ).

→ **La Bible et les prophètes= l'Éthique pour les nuls !**

C'est ainsi que Spinoza récuse la pratique de la prière qui consiste à demander un bienfait de la part de Dieu, tout en donnant une autre justification philosophique de la prière :

- « Qui aime Dieu ne peut faire effort pour que Dieu l'aime à son tour » ( *Ethique*, V, 19).

- « Ce ne sont pas les prières qui sont causes des décrets mais les décrets qui sont causes des prières » (*Lettre*).

### - 3) Politique

S'agissant de politique, liée essentiellement à la religion, deux types de propositions :

- La connaissance de cette doctrine est utile en ce que :

- «... elle enseigne la condition suivant laquelle les citoyens doivent être gouvernés et dirigés, et cela non pour qu'ils soient esclaves, mais pour qu'ils fassent librement ce qui est le meilleur »( XLIX, scol.).

--->La raison d'être de l'État, c'est la liberté.

- « L'État n'est pas de transformer les hommes raisonnables en bêtes et en machines, mais au contraire de faire que leur esprit et leur corps remplissent en paix leurs fonctions, qu'ils fassent eux-mêmes usage de la raison libre, sans aucune rivalité de haine, de colère ou de ruse, sans injustes violences. Le but de l'État est en réalité la liberté » (T.T.P., I).

Mais

Le problème est que les hommes ne sont pas tous et toujours des hommes raisonnables. Et il y a des « violences justes ». Et c'est ce qui justifie les religions.

- « Il est rare... que les hommes vivent sous la conduite de la raison » (XXXV, IV, scol.).

- « ...la cité terrestre est la cité des esclaves... la cité exprime un état de fait auquel il est prudent et raisonnable de se soumettre, mais qui n'est pas du tout le propre des hommes raisonnables. La cité est le propre des hommes de passion » ( F. Alquié, *Leçons...*).

Précisons qu'il convient de distinguer les **prophètes** et les **prêtres**.

Les prophètes (référence à l'Ancien Testament) usent d'un langage anthropomorphique, compréhensible par le « vulgaire », ils enseignent la justice et la charité.

Les prêtres (référence à l'Église catholique) sont les membres d'une administration pour le compte de laquelle ils exercent leur sacerdoce. C'est une position que Spinoza partage avec nombres d'auteurs, non catholiques surtout.

Pour conclure cette partie (morale, religion, politique), on peut retenir que pour exposer leur signification, il faut distinguer, pour les trois, deux manières de parler :

- Selon l'*Ethique*, « more geometrico », ce qui vaut pour le « **sage** ».

- Selon les lettres, les appendices, les scolies, ce qui vaut pour le « **vulgaire** ».

De sorte qu'il y aurait deux voies d'accès au salut.

La question est celle de savoir si « salut » a le même sens pour le « sage » et pour « le vulgaire ».